

1

Un signe du passé
(Paris, juin 2010)

La journée avait été pénible. Depuis plusieurs jours, une chaleur moite accablait Paris ; la moindre activité relevait d'un effort surhumain et laissait pantelant. C'était la fin de la semaine. Titubant sous le poids de plusieurs sacs à commissions, hors d'haleine, Anna avait entrepris l'ascension de l'escalier – six étages sans ascenseur, un enfer ! – comme on entreprend l'ascension du mont Blanc, avec détermination, décidée surtout à ignorer les cris de ses deux garçons qui grimpaient à sa suite dans un vacarme à réveiller les morts. Au diable les voisins ! Elle n'avait qu'une idée : ne pas se laisser déconcentrer, atteindre ce maudit palier, se délester des sacs qui lui sciaient les bras puis boire au moins un litre d'eau.

Arrivés enfin au sixième étage, la porte à peine ouverte, Lucas et Damien se ruèrent dans l'appartement. Cartables et chaussures furent jetés pêle-mêle en plein milieu du passage. Faute de souffle et d'énergie, Anna ne put qu'émettre un râle désapprobateur en se prenant les pieds dedans. Un regard furtif dans le miroir de l'entrée lui renvoya l'image désolante d'une jeune femme échevelée et en sueur pendant que les deux gamins investissaient la cuisine en se bousculant, bien partis pour faire une razzia dans les placards en quête de leur goûter, comme des

étourneaux dans un cerisier. Anna préféra capituler et battre en retraite. Le temps que ses deux petits monstres sèment le chaos, elle avait exactement six minutes de répit. Comme une somnambule, elle laissa tout en plan, se traîna jusqu'au canapé et s'y laissa tomber en soupirant. Elle savoura pendant quelques instants le calme relatif de l'appartement, faisant abstraction du raffut qui provenait de la cuisine – une capacité qui surprenait toujours ses proches mais qui n'était que le fruit de nombreuses années d'entraînement, doublé d'un instinct de survie quasi animal. Puis une porte claqua soudain, la faisant sursauter.

— M'man. Il y a un message sur le répondeur ! Je peux l'écouter ? Je sais faire ! cria la voix de Lucas, le plus jeune des garçons.

Anna se redressa comme un ressort.

— Non, surtout pas, tu ne touches à rien ! La dernière fois, tu as tout effacé !

— S'il te plaît !

— J'ai dit non, Lucas ! proféra-t-elle d'une voix menaçante.

Grommelant à voix basse, Anna s'extirpa des coussins du canapé et fonça dans le bureau où se trouvait le téléphone. Lucas, les yeux suppliants, attendait juste à côté, la main tendue, prêt à pianoter sur toutes les touches.

— Va te laver les mains et la bouche, tu es plein de chocolat ! Damien ! Où es-tu ? Vous avez rangé la cuisine ?

— Oui, oui, répondit une voix lointaine.

Tandis que Lucas filait à la salle de bains, à regret, la jeune femme remarqua qu'il y avait quatre messages en attente sur le répondeur. Elle ferma la porte derrière elle pour mieux s'isoler et entreprit de les écouter.

Message 1, à 9 h 30 : « *Bonjour, je m'appelle André Dufolier, je suis généalogiste et je cherche Mlle Anna Julien, au sujet de la famille Armandin. Il est question d'un héritage. Merci de me recontacter dès que possible. À bientôt.* »

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? marmonna Anna, interloquée.

Cela faisait au moins dix ans qu'on ne l'appelait plus par son nom de jeune fille. Dans les pages jaunes, elle apparaissait sous le nom de Berthomier. Et puis de qui pouvait-elle bien hériter? Ça ne rimait à rien! Armandin était le nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle. Un nom qui s'était éteint au moment de son mariage, il y avait plus de cinquante ans! Perplexe, elle appuya sur la touche du répondeur pour écouter le deuxième message, puis les suivants; c'était toujours la même voix cordiale et un peu insistante :

Message 2, à 10h30 : « *Bonjour. J'ai déjà appelé un peu plus tôt. Je suis généalogiste et je cherche Mlle Anna Julien...* »

Le troisième message avait été laissé à midi et le quatrième à 16 heures. C'est soit une erreur soit une blague de mauvais goût, songea-t-elle. Elle pensa aussitôt à sa sœur Noémie, qu'on avait dû aussi contacter, en toute logique, mais qui ne devait pas être encore au courant puisqu'elle ne rentrait que demain de son séminaire. Sinon, la connaissant, elle l'aurait déjà appelée. Désespérée, la jeune femme resta de longues minutes le regard perdu dans le vide. En général, qui disait héritage, disait forcément décès. Or, les histoires de succession pouvaient se révéler douloureuses, surtout quand cela arrivait brutalement et trop tôt dans une vie, et que cela vous touchait de plein fouet comme cela avait été son cas. À ces souvenirs impromptus, elle se sentit assaillie par une bouffée d'appréhension mais se morigéna aussitôt : *Allons, c'est forcément un quiproquo! Il n'y a plus personne en vie du côté Armandin! De qui pourrait-on hériter? Un mystérieux oncle caché depuis des années? Ce serait un comble!* Elle inspira et expira plusieurs fois de manière exagérée. Finalement, la seule manière d'en avoir le cœur net et de brider son imagination était encore de rappeler cet homme. Lui seul pourrait lui expliquer de quoi il retournait et dissiper ce mystère. Il s'agissait forcément d'une erreur. Elle avait peut-être un homonyme à Paris? En fond sonore, les hurlements des deux garçons livrés à eux-mêmes

résonnaient dans tout l'appartement, bruits de cavalcades et jouets rebondissant sur le parquet. Mais son esprit était ailleurs, focalisé sur cette énigme. Cédant à la curiosité, elle composa le numéro de téléphone et patienta. Cela sonna longtemps dans le vide. Au bout d'une dizaine de sonneries, comme aucun répondeur ne se déclenchait, elle s'apprêtait à renoncer – presque soulagée, curieusement –, lorsqu'on décrocha brusquement. Elle en fut presque prise au dépourvu.

— Allô? fit une voix masculine.

Anna fronça les sourcils : la communication était mauvaise et la voix peinait à se faire entendre, perdue semblait-il, au milieu d'une cacophonie de moteurs et de klaxons, comme si son interlocuteur se trouvait pile au centre d'un carrefour aux heures de pointe. Instinctivement, elle se mit à répondre en criant :

— Bonsoir. Je suis Anna Julien et vous avez laissé plusieurs messages sur mon répondeur aujourd'hui...

— Ah oui ! Bonsoir mademoiselle ! vociféra l'homme sur le même ton. Je suis généalogiste dans le XII^e arrondissement à Paris et j'ai été mandaté par M^e Jannac, à Auxerre, pour vous retrouver.

— Armandin est le nom de jeune fille de ma grand-mère maternelle. Êtes-vous bien sûr que vous avez contacté la bonne personne ?

— Écoutez, je suis en route pour rencontrer un client et je n'ai pas tous mes documents sur moi. Pourrais-je vous rappeler plus tranquillement demain ? À quelle heure cela vous conviendrait-il ?

— Euh... Demain, je ne bouge pas... Appelez dans la matinée.

— Parfait. Faisons comme ça, et demain je serai en mesure de vous donner plus de détails.

— Très bien...

— À demain, mademoiselle...

Le généalogiste raccrocha, laissant Anna guère plus avancée. Il n’y avait plus qu’à prendre son mal en patience. La jeune femme vécut la soirée dans un état second. En pilotage automatique, elle nettoya la cuisine que les enfants avaient mise sens dessus dessous, rangea les courses, donna le bain à Lucas et batailla ensuite pour que Damien aille se laver. Une fois ses fils installés devant leurs dessins animés, elle se consacra à la préparation du repas, l’esprit et les mains ailleurs. Ils mangèrent tous les trois ensemble dans la cuisine exigüe. Marc, son mari, rentrait tous les soirs bien trop tard du travail pour être là au moment des repas. Un rythme qu’ils avaient fini par prendre. Elle écouta d’une oreille distraite ses enfants qui racontaient leur journée d’école d’une manière volubile, se coupant la parole à qui mieux mieux. Des histoires de cantine, de cours de récréation, de disputes entre copains, tout ça pêle-mêle.

— Damien, tu m’aides à débarrasser, s’il te plaît ? dit-elle au moment où son aîné tentait de s’esquiver discrètement à la fin du repas.

— Oh ! Pourquoi c’est toujours moi ? râla le gamin.

— Parce que tu es mon grand garçon de dix ans et que tu adores me faire plaisir...

— Et Lucas alors ?

— Lucas n’a que cinq ans et je n’ai pas envie que la vaisselle finisse par terre...

Damien soupira et aida sa mère de mauvaise grâce.

Ce soir-là, les enfants furent couchés tôt et l’appartement retrouva enfin un peu de son calme, presque irréel. « L’heure du couvre-feu », comme disait Marc en soupirant de soulagement. Même si le jour commençait à décliner, il faisait encore clair dehors. Le ciel était à peine nimbé de rose et les hirondelles poursuivaient leurs inlassables rondes au-dessus des toits gris. Le logement avait emmagasiné toute la chaleur de la journée, l’air était étouffant. Anna ouvrit les fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure, dans l’espoir d’un courant d’air salvateur, se laissant

imprégner par tous les bruits familiers d'une vie invisible mais bruisante. Comme elle, les voisins aéraient les appartements saturés de moiteur ; bruits de vaisselle, de télévision, éclats de voix et pleurs de bébés se faisaient écho. La nuque raide, Anna se rendit dans la salle de bains et se fit couler un bain froid avec beaucoup de mousse.

Sur le coup de 21 h 30, depuis la baignoire, elle entendit le bruit familier de la clé dans la serrure et quelques secondes plus tard, la tête de Marc apparut dans l'entrebâillement de la porte – un grand type maigre, au regard doux et légèrement lunaire, la tignasse perpétuellement ébouriffée. Il entra sans bruit dans la salle de bains et referma la porte derrière lui.

— Bonsoir ma belle. Désolé... J'ai eu, comme d'habitude, une urgence de dernière minute..., murmura-t-il en déposant un baiser sur les cheveux mouillés d'Anna.

Il se laissa choir sur le tabouret en soupirant.

— Fatigué? demanda-t-elle en se redressant, de la mousse jusque sur les épaules.

Il se frotta les yeux et s'étira comme un chat.

— Comme un vendredi soir...

Marc était dentiste et partageait un cabinet avec deux confrères, rue Damrémont. Rares étaient les journées sans qu'il y ait un patient à prendre en urgence. Et Marc n'était pas du genre à compter ses heures. C'était tant mieux pour les patients mais moins drôle pour la vie de famille.

— Et toi? Les enfants? Ils ont été sages?

— Ça va... comme d'habitude. Ils n'arrêtent pas de se chamailler, en ce moment. C'est épuisant.

— Et au boulot? Tout le monde va bien à la bibliothèque?

— La routine..., répondit Anna qui n'avait pas envie de s'étendre sur sa journée au rayon jeunesse de la bibliothèque de la rue Hermel. Par contre, j'ai eu un drôle de coup de téléphone aujourd'hui.

— Ah oui? dit Marc, tout en se déshabillant.

Du coin de l'œil, elle l'observa alors qu'il lui tournait le dos.

— Un généalogiste.

— Tiens. Pourquoi donc?

— Pour un prétendu héritage du côté Armandin. Il doit rappeler demain...

Intrigué, Marc se retourna, les sourcils froncés.

— De qui hériterais-tu? Dans ta famille, il n'y a plus que ta sœur...

— Je ne sais pas, moi... Peut-être une vieille tante dont je n'ai jamais entendu parler... ou...

Anna blêmit soudain.

— ... ma cousine... Carine.

— Celle qui vit au Canada?

— Je ne vois que ça.

— Mais elle a quel âge?

— Je ne sais plus... Je ne l'ai presque pas connue. Elle a cinq ou six ans de plus que moi... C'est tout ce que je sais.

— Bizarre.

— Tu crois que ce serait d'elle dont on hériterait?

Marc haussa les épaules avec désinvolture :

— Va savoir. Pour l'instant, on ne peut qu'imaginer et tu sais bien qu'il faut se méfier de l'imagination. Allez, viens, sors de là, sinon tu vas finir toute fripée...

Pensive, Anna se laissa embrasser sans réagir, ce qui fit grogner Marc. Il connaissait sa femme depuis suffisamment longtemps – ils n'étaient que des lycéens la première fois qu'il avait croisé ses magnifiques yeux bleus – pour deviner ce qui se tramait derrière ce beau visage mélancolique. Sans un mot, il entreprit de vider la baignoire, aida Anna à se lever et l'enveloppa dans une serviette de bain.

— Je mange un morceau et après je te masse de la tête aux pieds, histoire de dénouer toute cette tension, chuchota-t-il.

— D'accord mais en tout bien tout honneur..., murmura-t-elle sur le même ton.

— Cela va sans dire, répondit-il en réprimant un sourire.

Le lendemain matin, ne travaillant pas, Marc emmena les garçons au parc puis à la bibliothèque. Anna regarda avec soulagement les trois hommes de sa vie quitter l'appartement en faisant autant de bruit que s'ils étaient dix. Au contact de ses fils, Marc semblait lui-même retomber en enfance et chahutait autant qu'eux. Enfin seule, Anna regarda la pendule accrochée dans la cuisine qui indiquait 10 heures. Le généalogiste n'allait pas tarder à l'appeler. Elle n'attendait que ça depuis hier soir et ne savait trop si elle devait se réjouir ou s'inquiéter de ce qu'il allait lui annoncer.

Elle s'occupa en faisant le ménage. Elle traqua le moindre grain de poussière. Entreprit de laver les fenêtres, qui seraient salies dès le retour de Lucas. Mais s'abstint de passer l'aspirateur de peur de ne pas entendre la sonnerie du téléphone. Le temps s'écoula lentement et le téléphone resta silencieux. À midi, quand Marc et les enfants rentrèrent, Anna était sur des charbons ardents. Marc envoya les garçons dans leur chambre et entreprit de dédramatiser la situation, de sa voix grave et toujours calme :

— Allons, amour, ne te mets pas martel en tête. Si ça se trouve, c'était une erreur.

— Noémie doit être rentrée de son séminaire. Je l'appellerai après le déjeuner.

— Bonne idée.

Il lui prit le visage entre ses mains, la contempla longuement puis il l'enlaça, posant son front contre le sien. Il sentit l'émotion l'envahir et le ramener vingt ans en arrière.